

# le corps en mouvement

Marie-Jeanne KRAFFT

Nos moments d'expression corporelle sont de plus en plus passionnants ! C'est une réaction en chaîne : un moment en entraîne un autre. Nous quittons presque toujours la salle de jeux avec des idées plein la tête. C'est ainsi que je me souviens avoir travaillé huit jours à partir d'un mouvement.

J'avais saisi un geste de Dominique pendant que nous nous habillions : il tapait sur les murs — chose oh ! combien réprimée dans les principes, comme si les murs n'étaient pas assez sales ! — Nous nous sommes donc amusés à taper sur tout ce qui nous en donnait envie en salle de jeux : les murs en béton, les stores des fenêtres, les placards en métal, le castelet en bois, le plancher recouvert de lino.

Autant de coups, autant de contacts différents, autant de sons différents, et dans tout ça un tonus de tous les diables dans les bras. Dans un deuxième temps les pieds se sont exercés à taper ; c'était moins drôle, le contact n'était pas aussi franc et le geste aussi bien dessiné qu'avec la main. Alors nous avons donné des coups de pieds fictifs, avec beaucoup de force, en avant et en arrière. En arrière ? Mais c'est comme le cheval, et le cheval comment se déplace-t-il ? En galopant. Et on s'essaie à galoper et à envoyer des ruades. Et pour finir chacun s'invente à se jouer une histoire, l'histoire de son cheval. Il y eut des chevaux réduits à galoper toute leur vie sans arrêt. Il y eut d'autres qui tombaient et se relevaient ; quelques-uns sont même morts, et de quelle mort ! quelque chose de soigné : une chute au ralenti.

Le ralenti, c'était la première fois que j'en voyais chez eux et c'était une immense porte ouverte. Que de travail en perspective ! Nous avons d'abord essayé des démarches au ralenti, quelque chose de simple. Il a fallu se souvenir des images de la télé : le ralenti, c'est un mouvement très lent et continu et non à un rythme lent. C'est un mouvement très exigeant quant à la concentration physique et morale qu'il demande. Pour changer un peu chacun a joué ce qu'il voulait au ralenti.

Que de belles choses !

Maria suivait son doigt du regard, Daniel se soulevait de terre, Fabien tournait sur lui-même, d'autres se déplaçaient à quatre pattes, d'autres encore balançaient les bras. Tout ça dans une recherche de lenteur. Puis je leur donne une idée : tomber et se relever au ralenti. Ce ne fut pas simple d'éviter les heurts, les angles trop aigus, mais il y eut de beaux mouvements.

Sur le plan technique nous avons bien travaillé. Il nous fallait une ouverture sur autre chose main-



tenant. Et c'est alors que nous avons écouté un morceau de Xénakis : *Anaktoria*, et d'emblée les enfants ont fait la relation avec le ralenti étudié la veille et l'avant-veille. Et ils ont évolué librement sur le thème musical : difficulté dans le respect des arrêts et de la force de la musique, mais excellents ralentis et réactions nettes aux changements de rythme prononcés.

Quelques démarches d'animaux nous ont donné l'idée d'essayer le poisson et le serpent. En fait le poisson nous a posé trop de problèmes : il eut fallu travailler d'abord l'élément eau avant de travailler le déplacement du poisson au ralenti. Mais le serpent fut bien intéressant : comment avancer sans bras ni jambes, comment onduler ? Ceci pour les animaux.

Mais le thème du ralenti n'était pas encore épuisé. Quand nous avons travaillé le tonus nous avons joué à donner une gifle ; ce serait drôle d'essayer au ralenti. Je me souviens, entre autres, de l'hésitation de Catherine à répondre à ma sollicitation : « Donne-moi une gifle » et de la rigolade des autres.

« Mais ça ne fait pas mal, c'est comme une caresse ! »  
En effet, ils avaient très bien senti la matière du geste. Cela me réjouissait.

La gifle m'a poussée vers un autre thème : les agressions. Aux oubliettes le ralenti, nous voilà en quête d'agressions aussi variées que possible :  
— coups de tête dans le ventre  
— coups de doigt dans la nuque, le cou, le dos,  
les genoux : sensation de la perte d'équilibre imminente

— agression par le bras — en fait les enfants ont vite senti que c'était le coude qui agressait.

Le travail était difficile pour celui qui recevait l'agression : être relâché et sentir quel est le segment touché et comment il réagit naturellement.

Pour apprendre à localiser les sensations nous avons travaillé à deux. L'un étant une matière malléable comme de la pâte à modeler et l'autre modelant cette pâte. Malgré les difficultés de relâchement des segments que de belles positions et que de possibilités ! Collectivement ils ont même découvert comment on pouvait agir sur les jambes de l'autre, le faire décoller de la position debout sans le faire tomber (essayez et faites moi part de vos trouvailles !) Que d'attention et de concentration chez les deux partenaires : immobilité de l'un, recherche d'esthétique et d'expression chez l'autre...

Voilà où nous a mené un geste anodin de Dominique. Il y en a comme ça souvent et quand il n'y en a pas c'est moi qui lance une idée ou quelquefois il vient quelque chose de la collectivité. Les improvisations collectives, c'est rare mais quand ça arrive spontanément c'est passionnant, parce que c'est une œuvre commune et créée pratiquement sans explications uniquement par le jeu des corps et l'attention au jeu d'autrui. Un jour, comme ça, ils sont arrivés en salle de jeux en sautant de joie derrière Anne en scandant « Anne, Anne, Anne ! » sur trois temps donc. J'ai laissé faire. Puis j'ai demandé aux enfants de se taire et j'ai donné le tambourin à l'un : « Joue ce que vous avez chanté ».

Aucune difficulté. Faisons donc ensemble une histoire, pour une pure question matérielle faisons en même deux (deux groupes de travail successifs) : Je donne le thème : on suit quelqu'un, on est triste de ne pouvoir l'attraper. Deux ou trois enfants jouent la tristesse (au woodblock et à la cymbale) avec une sensibilité d'une grande finesse. Le premier groupe reste dans les normes du thème. Le second fait preuve de plus d'imagination. Etienne qui manie la cymbale me dit : « Je vais taper fort pour finir. Ça veut dire que le vieux monsieur (celui que les autres suivent) va tomber ». Le groupe le reçoit tout différemment : l'ensemble des suivants saisit le « vieux monsieur » et s'arrête net, sauf Florence qui tombe et reste immobile. Et tout le monde a compris sans un mot. C'est fameux. Domage qu'il faille rompre.

Marie-Jeanne KRAFFT  
4, rue de Verdi  
68 - Lutterbach

